



CHEZ
LES
LIBRAIRES

LA TOUR-PITRAT

BUREAUX

LYON

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

AVIS

Nous faisons aujourd'hui notre **SECOND DÉBUT**, et nous annonçons au public que certaines susceptibilités nous forceront peut-être à changer notre titre. En ce cas, une nouvelle affiche lui dénoncera ce malheur, dont nos quatre idiots se consoleront sans peine, si l'on continue à ne nous rien casser.

LA RÉDACTION.

Bulletin bibliographique.

MANUEL DU JOURNALISTE

UN TRÈS FORT VOLUME IN-FOLIO, SANS
COUVERTURE NI TABLE.

Ce nouveau Manuel, dont la publication s'explique par l'extension de plus en plus grande d'une profession désormais nécessitée par les nombreux accidents de chemins de fer, les questions compliquées et rendues incompréhensibles, et l'ennui d'un public manquant de travail et voulant se distraire, ce Manuel, dis-je, se trouvera bientôt dans la bibliothèque de tout homme sachant écrire. Il est vrai que, s'il est bon que tout homme ait une bibliothèque, il serait peut-être utile de restreindre le nombre des gens sachant écrire et d'augmenter celui des gens ne sachant que lire, et ceci est indispensable pour que les premiers puissent faire leur petit commerce avec prospérité et sans trop de concurrence.

Mais nous reviendrons sur ce sujet

L'auteur, au début, nous raconte de quelle façon se crée, se fait, se mijote un vrai journaliste.

De même, dit-il, que pour faire un civet il faut un lièvre, pour faire un journal il faut un journaliste. Cette comparaison, j'oserais le prétendre, n'est pas tout à fait juste, et, au point de vue d'une saine logique, les positions respectives du lièvre et du journaliste ne sont pas exactement adéquates. Il se peut, dans l'espèce, que se rencontrent quelques ressemblances; mais, en somme, le lièvre existe avant le civet! Des journaux, bien rares, ont existé, existent et existeront, fondés par des journalistes; mais ces journalistes sortaient, formés, créés, d'autres journaux, comme le poulet de l'œuf. Qui vécut le premier? Se reproduisent-ils entre eux? Hélas! qu'ils sont durs, les articles de fonds!

Tout cela semble petite guerre de logicien et vétille. Mais non, la question est grave, et nul détail n'est à dédaigner, quand il s'agit d'une profession, que dis-je? d'un art consciencieux, sincère et désintéressé!...

Ma sainte mission me forçait à dénoncer, chez l'auteur du Manuel, cette inconséquence ou tout au moins cette incertitude. Mais je dois lui rendre pleine justice et reconnaître l'intelligence avec laquelle il a traité la question des devoirs du journaliste.

Voici en quoi, selon lui, ces devoirs se résument:

« Un journaliste doit porter la tête haute, et, sur quelque sujet que tombe la conversation, parler le premier et du ton le plus fier, affirmer sa compétence en niant celle des autres, tout savoir et être au courant de toute nouvelle, dût-il l'inventer; enfin, éblouir son auditoire par son esprit et sa verve, sans pourtant les épuiser dans des discussions inutiles, évitant toujours d'enlever l'imprévu à ses conceptions écrites et de déflorer ses mots du lendemain.

« Si pourtant il est timide, ce qui est un grand défaut, il doit se réfugier dans un silence austère et grave, demi-distrain, de temps en temps se dédendant dans un soudain soubresaut, comme s'il passait devant ses yeux un éclair, une idée! puis, retombant dans sa méditation, apointant sa barbe dans sa main crispée, de façon que chaque spectateur pût dire: Ah! nous verrons l'article de demain! et que, l'article n'ayant évidemment pas paru, si on lui demandait la raison, il pût répondre: Il était trop fort! il n'eût pas passé!

« Mais, en tous cas, ce qu'un journaliste ne doit jamais faire, c'est, lorsque quelqu'un à ses côtés parle trop fort, éclate et se fâche, de baisser la tête brusquement, ému, fermant l'œil et replié sur lui-même, ainsi que le font les petits chiens quand ils savent bien avoir commis une sottise. »

L'auteur, après cette énumération très complète des devoirs du journaliste, parle de ses droits. Ici, l'intérêt évidemment augmente, grâce au développement que ce sujet exige, et au bon sens et à l'intelligence des pages où il est traité.

Mieux que tout commentaire, quelques citations donneront au lecteur une haute idée de cette œuvre.

« Le journaliste a le droit, lorsqu'il se passe quelque chose au dehors, de fermer sa fenêtre, soit qu'il veuille ne point s'en occuper et se clore, soit qu'au contraire il désire en parler, mais plus à l'aise et bien chez lui, décrivant les méandres des lignes et les grimaces des figures, sans s'inquiéter si ces grimaces et ces méandres sont réels ou produits par les défauts de ses vitres.

« Il a le droit de refuser toutes explications au lecteur assez impertinent pour en demander, et principalement tout duel, sa vie étant sacrée.

« Il se doit à son œuvre; cependant, il a le droit

Feuilleton de la TOUR-PITRAT.

POÈME D'AMOUR

De ignota!

Vous souvient-il d'avoir aimé, madame? Ou bien avez-vous seulement gardé souvenir de ceux qui vous aimèrent? J'ai vu — je n'ose dire qu'il y a longtemps — le petit portefeuille de nacre. Des croix rouges y marquaient les noms de ces âmes du purgatoire qui vainement aspiraient aux félicités divines. Oh! les pauvres amours crucifiés!

Mon nom manquait encore à cette liste des désespérés. Vous l'avez inscrit depuis dix ans. Pardonnez-moi!... les années d'infortunes comptent doubles, et j'étais malheureux!

Et cependant, j'avais cru pouvoir franchir la porte blanche des songes. C'était en septembre, un jour comme aujourd'hui; le fleuve, large et calme, réfléchissait les derniers rayons du soleil, et la brume légère montait, le long des peupliers, comme une gaze d'argent et d'azur. Seuls, assis au balcon, nous regardions sans voir. Les passants, en suivant nonchalamment le quai, admiraient votre tête

brune, votre bras noyé dans un nuage de mousseline, et votre pied que trahissait la robe d'organdi. Deux heures ayant, j'avais dit: je pars, et vous m'aviez dit: adieu!

C'était ainsi tous les jours; vouliez-vous dire: Restez? Voulais-je dire: laissez-moi demeurer? O triste nature des civilisés! le non signifiant oui, le oui signifiant non, dans l'accord tacite du mensonge et du désir!

Vous saviez si bien parler de devoir, et votre main effleurait si doucement mes lèvres pour y emprisonner la timide objection!

Ce soir-là, votre maître et seigneur avait pris le chemin de ses terres. Ici-mais le bien accompagnait le mal, le mal accompagnait le bien: vous aviez un maître et seigneur; mais votre maître et seigneur avait des terres, des biens domaniaux, des fermes, des fermiers, presque des hommes-liges. Ces hommes liges se devaient à lui, mais il se devait à eux, et la rude voix du fier suzerain ne pouvait troubler notre silencieux tête-à-tête.

Sans un mot, sans un geste, sans un signe, nous avions fait, vous et moi, ce pacte du silence. Le froid qui montait de la rive nous fit rompre le traité; vos épaules frissonnaient, je vous donnai la main et nous vinmes nous asseoir au piano. Ce fut encore une heure d'enivrement: vous chantiez la mélancolique ballade de Jeannette la Blonde, et votre voix émue disait: Viens!... sur une intonation si étrange, que tout vibrait en mon être!

Je partis comme un fou..., pour revenir, cette fois, pour revenir!...

Qu'importait l'heure? Vous deviez m'attendre; vous l'aviez dit!

J'attendais comme vous attendiez, et mon rêve s'incarnait en un corps adorable:

- « Comme elle est belle, au soir, aux rayons de la lune,
- « Peignant, sur son col blanc, sa chevelure brune!...
- « Comme elle est belle et noble! et comme avec mystère
- « L'attente du plaisir et le moment venu
- « Font, sous son collier d'or, frissonner son sein nu! »

Bénis soient les poètes! Ils font palpiter notre cœur de toutes les palpitations promises; ils le réjouissent de toutes les joies espérées! Les caresses de leurs vers sont l'épreuve de l'amour avant la lettre.

Je les redisais, les stances aimées, et elles me berçaient comme ces vagues chansons des jeunes femmes qui, le pied sur le berceau, le sourire à la bouche, le rêve dans les yeux, endorment leur premier né. Do do! l'enfant do! O poètes, poètes, dodelinez les amoureux!

C'est que j'étais lâche, voyez-vous, à cette heure suprême, et qu'il m'eût semblé bon de m'endormir sous votre fenêtre. Ah! l'heureux temps où les futurs audacieux n'osent pas encore oser! Avais-je deviné l'énigme? Avais-je étreint le sphinx? Peut-être aviez-vous dit: Viens!... à cet être inconnu, impalpable, invisible, que toutes les

de s'occuper d'autre chose, mais sans excès. Ainsi, il peut être légèrement Lovelace; mais il ne faut pas que cela influe trop sur la direction du journal, sur l'exactitude de ses chroniques, ni sur l'allure de ses phrases. Il peut être poète, à condition qu'il ne produise que rarement. En ce cas, cela fait même un très bon effet, et affirme son droit de parler hautement aux poètes, qu'il regardera, fier et hautain, du sommet de son art. Il peut être commerçant; il n'y a pas d'incompatibilité. Enfin, il a le droit d'être plus savant en archéologie, théologie, géologie, histoire et philosophie, que tous les spécialistes.

« Il a le droit de porter des lunettes blanches, bleues ou vertes, selon le climat des journaux où il travaille.

« Il a le droit de mettre à la porte tout nouveau venu, dans la cervelle de qui surgirait cette idée baroque, que l'on a peut-être besoin de ses lumières.

« Il a le droit d'employer des expressions singulières, sans aucun contrôle de l'Institut, et certaines tournures de phrases lui appartiennent en propre. Exemple : « En 1864, le nombre des malades n'a été à l'Hôpital que de 2000, mais en 1865 il s'est élevé au chiffre de 2500. » Tout autre, pour que sa phrase fût bien logique, eût dû écrire : *mais heureusement*; le journaliste en est dispensé.

« Il a le droit d'écrire lui-même les correspondances venant de Paris ou d'autres lieux, et d'y semer les phrases suivantes : « Votre article du 15 a produit ici beaucoup d'effet et a été très applaudi... » ou bien : « Vous ne vous étiez pas trompé... » etc.

« Il a le droit, lorsqu'il dispose de quelques colonnes, d'y raconter ses peines de cœur et ses notes de blanchissage, de s'y décharger de ses rancunes, et d'y dire du mal de ses amis.

« Il a le droit d'assister gratis à n'importe quelle représentation, comédie, opéra, fête ou concert, sans en rendre compte. Il peut y envoyer sa femme ou son cousin. »

Nous arrêtons là nos citations, car, on le sait, la politique commence à être en jeu. Mais il nous semble que cela doit suffire, pour que le lecteur comprenne l'importance de ce livre. Quelques-uns ont parlé de l'impuissance de la presse. C'est faux ! Tout au plus le journaliste a-t-il, de l'impuissant, l'embonpoint et la voix claire. L'utilité du journalisme est indiscutable. C'est à lui qu'aboutissent fa-

talement les aspirations incongrues des jeunes gens qui se croient nés pour être poètes, romanciers ou dramaturges, grands publicistes ou grands philosophes, et qui eurent la chance de ne pouvoir accoucher. Le journal joue aujourd'hui le rôle que jouait au moyen-âge la cathédrale : c'est le refuge inviolable et sacré !

Je ne fais ici qu'une mince esquisse, alors que j'eusse pu faire un magnifique tableau; mais c'eût été peine inutile : le public sait déjà trop bien quelle est la mission des journalistes et de quels devoirs le progrès veut qu'il s'acquitte envers eux.

Quelques-uns pourtant le nient; mais ceux-là seront éternellement honnis, et j'ai toujours comme un remords qui me pèse sur le cœur, d'avoir entendu, sans le sacrifier à ma juste colère, un de mes amis, dire, devant l'immense outillage d'une imprimerie et une presse qui tire à quarante mille : « Guttenberg, s'il revenait, serait bien étonné de ce que fait aujourd'hui la typographie; mais il ferait un procès en diffamation aux protes, lui qui ne l'avait inventée que pour imprimer des bibles.

L. GAREL

CARTE DU JOUR.

Vu déjà à une certaine distance, nous pouvons nous rendre à peu près compte de l'effet produit par notre modeste feuille. Bien des gens nous ont fait part de leurs réflexions, merci 1865 fois; les conseils ne sont jamais de trop, surtout les suivants dont l'importance n'échappera à personne.

— Monsieur, j'ai l'honneur de me nommer Robillard; ce nom, dont la source est aussi inconnue que celle du Nil, a traversé le brouillard des âges, pur et d'une blancheur immaculée comme le casque à mèche dont mes aïeux ont coiffé les vôtres.....

— Malheureux ! votre arrière-grand-père aurait...

— Non, M. le Rédacteur, ce n'est point ce que j'oserais affirmer...

Mais pourquoi le mettez-vous, ce nom, dans votre feuilleton, en toutes lettres ? Je proteste... On doit respecter les noms qui marchent encore !

— Vous êtes sérieux comme une patente !

Tenez, je viens vous proposer une chose : prenez à l'avenir celui de mon voisin, nous pourrons, ma femme et moi, vous fournir des notes..... vous verrez !

Un deuxième personnage désirait très fort que notre feuille fût, à l'avenir, imprimée en travers; il s'est livré à des démonstrations tellement algé-

briques que nous en avons perdu notre table de Pythagore.

Ceux qui ne veulent pas nous parler, nous écrivent : c'est ce qui fait que nous avons reçu la correspondance suivante :

Brinda, le 4^{er} jour de cuvée.

Monsieur le Rédacteur,

Impossible de lire vingt-sept mots de votre écriture imprimée, sans tomber le nez sur celui de *Venissieux*. Quoi donc qu'il vous ont fait, les habitants de cette commune?... Ceux de Brinda ont décidé hier, à une fabuleuse majorité, que la première chose dont ils auront à s'occuper en se levant, sera de se mettre en colère contre vous.

Quand je dis majorité, j'erre comme un imbécile que vous êtes. Quatre des nôtres dormaient sous la table et n'ont pu voter; mais leur indignation a fameusement cuvé !

Les paysans doivent se soutenir; nous venons, en conséquence, soutenir nos frères de *Venissieux* contre vos éternelles plaisanteries.

Ce n'est pas à nous que vous en feriez autant!... Essayez donc, poltron ! Nous aussi nous avons des tonneaux parfumés avec des lanternes vénitiennes, que vous seriez joliment contents de posséder le jour de vos illuminations.

Vous voilà au bas du mur, comme un goujat. Osez, nous vous attendons de pied ferme et les narines dilatées au vent. Nos femmes vous préparent des thomas qui se porteront bien, et avec lesquels je vous présente solidairement et fraternellement toutes sortes de choses.

JEAN LESCUREUIL.

Enfin on nous adresse un reproche dont la gravité nous fait frémir. « Un journal, nous dit-on, n'est intéressant qu'en raison directe de l'intensité et du nombre des petits scandales qu'il a la douce mission de colporter; le public est très friand de ces morceaux-là. Servez chaud, vous aurez des consommateurs; servez froid, les affamés désertent votre frileuse cuisine. »

Point n'est besoin de dire que cette opinion est la nôtre. Aveugle que nous sommes, pourquoi ne pas nous en être convaincus plus tôt; sans doute quelques centaines de lecteurs nous ont déjà abandonnés. Oh ! revenez, gens de la noce, revenez autour du baquet; nous comprenons toute l'énormité de notre oubli. Les quatre Idiots n'ont aucune part au crime que vous leur supposez; leur aveuglement, leur ignorance ne sont que déjà trop punis par le sentiment qu'ils ont d'avoir failli à leur mandat. Ils sont faibles d'esprit eux, ils ne peuvent pas résister à vos exigences. Tenez, à preuve de bonne volonté, nous allons vous narrer quelques-unes de ces mauvaises actions dont la société ignore en partie l'existence.

Ecoutez, frémissez et buvez un coup.

Un cocher de fiacre n° 4672, rapportait à leur propriétaire : une ombrelle, un verre de lunettes, deux centimes, une perruque roussâtre et un ancien

femmes appellent à certaines heures de fièvre et d'abandon ! Allions-nous choir, l'un et l'autre, de notre septième ciel ! ou n'auriez-vous pour moi que le rire plus poignant que le courroux ?

Ces moments ont leur solennité : la solennité de l'inconnu !... Je voulais entendre le *Faust*.

Elle écoutait de sa loge les merveilleuses symphonies de la nuit d'amour; les accords des harpes la faisaient pâlir, et je me sentais pâlir comme elle. Nous souffrions bien du même mal !

Vous connaissez cette *Elle*, et vous m'avez bien souvent parlé du *Faust*.

Je vous suivis, au retour, me cachant comme un espion, dans l'ombre des portes; puis, courant à perdre haleine, pour vous devancer et vous attendre plus loin. Votre voiture allait lentement... J'ai toujours pensé que vous m'aviez deviné !

Quelques instants après minuit, j'errai, par la ville sombre; le cœur me manquait et le doute pénétrait en moi par tous les pores : j'étais redevenu lâche ! Un homme enveloppé d'un large burnous dont le capuchon le masquait, passa rapidement près de moi.

Cet homme éveilla ma curiosité : je tenais un prétexte d'attermoiement.

L'inconnu glissait plutôt qu'il ne marchait. Il s'arrêta près d'une vieille maison du quai, regarda les croisillons

du premier étage, et parut prendre une résolution. L'antique demeure était alors victime des bons soins de l'édilité. Les Auvergnats la couvraient d'un linceul de chaux; l'échafaudage était fixé au-dessous des croisillons déjà badigeonnés, et deux cordes, solidement nouées, pendaient à trois pieds du trottoir.

Le promeneur nocturne saisit l'une de ces cordes, grimpa lestement jusqu'au premier étage, sauta sur l'échafaudage et courut à la dernière fenêtre. Je le vis s'accroupir, approcher sa main de la vitre... et... j'eus l'idée d'aller dénoncer le voleur. Ah ! le bon citoyen ! comme si je n'allais pas voler la femme d'autrui !

L'homme ne fit pas effraction, il frappa doucement; la fenêtre s'ouvrit, une petite main saisit la main de l'inconnu qui s'élança dans la chambre, et je me pris à rire de tout mon cœur. L'excellent voleur ! un voleur d'amour ! l'excellent crime : vol d'amour, avec escalade, complicité, recel ! Les enfants de l'Auvergne étaient eux-mêmes complices, sans le savoir.

Ah ! le terrible exemple qui me poussait et me portait vers vous ! Le plaisir est aux amoureux ! le monde à ceux qui osent, m'écriais-je; et je courus jusqu'à la porte de votre maison. Elle était entr'ouverte : complicité, madame, complicité ! S'il l'eût fallu, j'aurais monté l'escalier sur les genoux. Je m'arrêtai au deuxième étage, et j'écoutai haletant !... Une porte s'était ouverte... au des-

sous. Une voix enrouée disait : « Nous le prendrons sur le fait. »

Je ne respirais plus.

La voix continua :

« C'est un effronté coquin ! nous laisserons la porte entr'ouverte jusqu'à ce qu'il ait donné dans le piège... Tenez la lampe, Joseph, j'ai cru entendre un pas furtif. »

Mon Dieu ! comme j'aurais voulu m'en aller !

L'homme enroué reprit :

« Descendons : il a de fausses clefs; nous le trouverons dans la cave. »

J'étais sauvé, madame, sauvé ! Comprenez-vous ?...

Ils descendirent, ils remontèrent en grommelant; la porte se referma sur eux.

Oh ! alors, ivre d'amour, éperdu, je n'osais pas frapper... je murmurai votre nom doucement... doucement. Rien ne répondit. Mes yeux brûlaient de fièvre; mon cœur battait à se rompre... Une fois encore, je murmurai : « Amie ! amie toute aimée !... »

Et je m'agenouillai sur le paillasson !

S. D.

billet du pont Morand, objets oubliés sur les coussins.

La récompense qu'il fut obligé d'accepter fut déposée par ce gredin dans un bureau de bienfaisance.

Le marchand de vin du coin en est furieux, et il y a bien de quoi.

Passons à un autre :

Une cocotte est assise sur une dormeuse, mi-penchée, pose d'une jolie petite chatte, griffes rentrées sous le velours des pattes blanches. En face, un coco appuyé contre la cheminée, front vêtu comme le prussien d'un singe, cheveux ramenés de la nuque sur le devant (ancres de miséricorde des jeunes vieillards).

— Amanda, vous avez l'air triste et rêveur.

— Charles, vous m'embêtez !

— Vous manque-t-il quelque chose, petite sotte ? parlez.

— Oui.

— Quoi ?

— Cinq francs.

— Cinq francs ! Vous voulez rire.... Si peu de chose !...

— Donnez plus, si vous voulez.

— Que prétendez-vous faire de cet argent ?

— Le porter aux ouvriers sans travail !

— Aux ouvriers.... ? Ta ! ta !... Toujours mêmes histoires. Mademoiselle, si j'ai un conseil à vous donner, le voici : occupez-vous de vos propres affaires.

— Eh bien, achetez-moi une robe de soie.

— Demain, petit ange, elle sera sur ton guéridon.

Le jour suivant on vit une jeune femme descendre en sautillant l'escalier de notre tante à tous, aller dans un bureau de souscription, et remettre une somme qui dépassait de beaucoup la première demandée.

Cette drôlesse chantait en rentrant :

Sauvez-vous par la charité !

Après tout, c'est peut-être le moyen d'éviter l'hôpital.

Patience, ce n'est pas fini.

Un certain médecin, propriétaire, exerce envers les malheureux des tours incroyables ! Oh la grande canaille !... Il va voir quelqu'un, un blessé, un fiévreux, une femme en couche, n'importe qui, tout lui est bon à ce genre-là. Et puis, quand il a donné sa consultation, il envoie les remèdes gratuits, au milieu desquels il a placé un pot-au-feu de plusieurs livres. Souvent après son départ les enfants du malade trouvent une pièce d'or sur le bord de la table de nuit.

Comme propriétaire, il ne vaut pas cher.

Un jour un concierge tomba comme une trombe marine, ruisselant de sueur, au milieu de son cabinet.

— Monsieur !... monsieur !... monsieur !...

— Calmez-vous, mon ami, asseyez-vous....

Une baignoire pleine d'eau et recouverte d'un voile de tulle était à proximité, le concierge la prend pour un sofa, et patatras ! disparaît les jambes en l'air et la tête dans le fond, bien entendu. Il est à l'instant repêché, se remet sur ses pieds, et, le cerveau rafraîchi, raconte qu'un locataire est en train de déménager à la lune.

Informations prises, ce locataire était réduit à ce désagrément par la misère. Aussitôt notre médecin se fâche tout rouge : — Quand on n'a pas d'argent on ne déménage pas, les déménagements à la lune coûtent quelque chose, peu ou beaucoup... Que mangeront-ils après ?... Et puis dans ces moments précipités on casse quelques meubles, quelques vaisselles, quelques thomas... — Prenez ces quarante francs, remettez-les à ces gens-là, et aidez-leur un peu... Allons, remuez-vous, vous avez l'air d'une poule mouillée.

Et le concierge partit en grommelant : Quelle immoralité !!! — Nous sommes de son avis.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions donner encore des preuves de notre bonne volonté : Patrons qui augmentent les appointements, sans qu'on le leur demande ; commis honnêtes, fidèles, exacts, et surtout pas coureurs de devideuses d'organsin ; novelistes vrais, journalistes grammairiens, etc., etc.

DÉCHAUT.

BLONDIN, NELSON, ROBERT, GODARD & C^{ie}

Essai de Complainte.

Nous n'avions pas voyagé depuis longtemps. C'est pourquoi, samedi soir, nous convinmes d'aller le lendemain, tous quatre, au Grand-Camp. De grandes affiches y avaient annoncé une grande fête commençant à une heure. Nous devions partir dès le matin, à cause des charrettes ; d'ailleurs, désirant nous rendre coupables de récidive, nous voulions faire une nouvelle complainte, et nous pensions que cette fête pouvait nous en fournir le sujet.

Mais, dans une réunion de quatre idiots, il se trouve toujours un fou, et ce fou, mécontent, sans doute, de son entourage, est généralement grincheux. Aussi, à peine avions-nous fait cent pas, que la discussion suivante s'engagea :

— Une complainte ! pourquoi une complainte ?

— Parce qu'une complainte amuse toujours le public.

— Elle amuse beaucoup ceux qui la font ; mais es-tu sûr qu'elle amuse le public ?

— J'en suis immoralement sûr. La complainte est la formule idéale de la bêtise fictive.

— Et toujours sur le malheureux air du malheureux Fualdès ?

— Toujours.

— En voilà un qu'on a bien fait de guillotiner !

— Qui ? Fualdès ?

— Parbleu !

— Mais, Fualdès était la victime.

— Allons donc ! c'était l'assassin, et l'on dit : la complainte de Fualdès, comme on dit la complainte de Dumollard.

— En ce cas, le juif-errant aussi a été guillotiné !

— Ah ! ça, ce n'est pas de mon temps !

La discussion s'arrêta là, car nous étions arrivés devant la porte de Mirodon, et le grand soleil, la grande soif nous invitaient à entrer. Une bouteille nous mit d'accord : on ferait la complainte, les deux premiers improviseraient, le troisième écrirait et le quatrième tiendrait la caisse.

Il était temps ! déjà les mâts se dressaient, énormes, majestueux ; les banderolles flottaient, les boîtes tonnaient, et les voûtes du chemin de fer de Genève vomissaient des flots de curieux fatalement destinés à entendre notre future complainte.

Complainte, complainte ! que nous veux-tu ? Que nous veux-tu, alors que le soleil est sans pitié, alors que la plaine s'étend sèche, brûlée et blanche, et que le ciel sans nuage n'est rayé que de quelques lignes noires, cordes tendues dans tous les sens et mâts gigantesques. L'un de nous a bien déjà murmuré ces deux vers :

Et plus haut était le mât

Que Dumas dessus l'Emma...

Néanmoins, nous cédon. Endormons-nous, rêvons sous les tonnes du père Mirodon ; grotte ombreuse

où la main du garçon ouvre de temps en temps une source fraîche.

Hélas ! il est impossible de dormir ! La foule augmente, et le vacarme de la poudre nous brise le tympan.

— Allons, debout ! Et cette complainte ? Nous ne sommes pas venus ici seulement pour voyager. Il faut aller voir ce spectacle, si l'on veut en parler.

— Ce n'est pas tout à fait utile ; mais, au fait, il est peut-être curieux, et j'y vais.

Deux de nous partirent. Le garçon voyant que les deux autres restaient, apporta trois bouteilles.

INTRODUCTION.

Qu'arrive-t-il ? Il arrive que notre récit ne peut plus garder la même allure, et que la seule chose que nous ayons à faire, c'est de publier telles quelles les notes des deux malheureux qui n'avaient obtenu que cette réponse :

— C'est bien, allez-y ! Voyez tout, écoutez tout, commentez, critiquez, recueillez, informez-vous ; pendant ce temps, nous ferons la complainte.

PREMIER ACTE.

Quand nous arrivâmes.

N. B. Pour le moment, nous ne sommes plus que deux.

Quand nous arrivâmes, les mâts de cocagne étaient dégarnis de leurs trophées, dessavonnés, vaincus ; les vainqueurs se camphraient les cuisses.

PREMIER ENTR'ACTE.

Godard se désole.

— Ils ne m'ont rien laissé au bout des mâts ! Moi qui vais monter tout à l'heure ! En passant, j'aurais pris une montre !

II^e ACTE.

La foule est compacte autour de l'enceinte ; nous nous haussons en vain sur nos pointes, et nous n'apercevons rien que des ombrelles.

L'heure doit pourtant être arrivée des jeux gymnastiques des frères Nelson et des ficelles de M. Robert ; mais il paraît qu'il y a du retard ! Nous restons debout, derrière trois couches d'hommes et de femmes, qui ont l'air de s'inquiéter beaucoup de choses insignifiantes, sans doute quelques bras cassés !

Au bout d'un temps très long, ou qui nous sembla très long, car la chaleur dilate aussi les minutes, nous entendons quelques applaudissements.

— Enfin, on va commencer.

— Commencer ! mais c'est fini, nous répond un monsieur qui étalait devant nous son dos, un mètre dix, plus celui de sa femme, deux mètres vingt.

Il appelait tendrement sa femme : sa moitié !

DEUXIÈME ENTR'ACTE.

— Quelle chaleur ! on grille sur ce sable. Je ne m'attends nullement que le Grand-Camp soit aussi stérile ! les plantes y souffriraient trop, à en juger par celles de mes pieds ! Ah ! mes pieds ! En souffrez-vous aussi, voisin ?

— Des vôtres ? oh ! oui, monsieur !

III^e ACTE.

Cet acte est long, très long, mais vide.

On attend Blondin. Tous les regards sont fixés sur les mâts et sur les cordes ; et si Blondin ne paraît pas encore, c'est qu'il veut peut-être qu'on ait bien vu les cordes et les mâts.

Il y a pourtant quelques distractions, une entre autres nous suggère des réflexions graves.

Le ballon Godard, qu'on a apporté tout gonflé, est comme les spectateurs ; il ne peut rester en place et s'impatiente. Il se promène. Des soldats le tiennent



par une corde, et le conduisent comme et où ils veulent. Et voilà le problème de la direction des ballons résolu. Nous en avons déjà vu l'expérience à l'Hippodrome, par le ballon Nadar; nous en voyons une nouvelle par le ballon Godard. C'est tout simple!

Des cordes pendent jusqu'à terre, des soldats les prennent en main, et ils conduisent à destination. Affaire de poids! Pour M. Godard, il faut vingt-quatre fantassins du 24^e, du 30^e ou du 60^e de ligne, peu importe le régiment. On pourrait aussi employer des chasseurs de Vincennes, mais il en faudrait au moins trente-six, ces hommes étant plus légers (quoique *lestes*). Huit dragons suffiraient, mais il serait nécessaire de les attacher à leurs selles.

Très bien! mais M. Godard s'impatiente du retard. Il se fâche! Maudit programme! il ne doit partir en ballon qu'après les exercices de Blondin! Et Blondin ne vient pas! Et Blondin prend du temps! Et lui, Godard, qui y a rendez-vous, n'arrivera jamais à Bellecour, à l'heure de la musique!...

TROISIÈME ENTR'ACTE.

— A la fraîche! qui veut boire? Ah! qu'elle est bonne! toute à la sucre de pomme.

— Hé! un verre... (Il boit). Voilà vos deux liards!

— Non, un sou!

— Comment, un sou? depuis quand?

— Depuis qu'on ne paye plus les ponts! Que feriez-vous de vos deux liards?

— Eh, je boirai un autre verre.

— Oh! non, ça vous ferait mal!... A la fraîche qui veut boire? Ah! qu'elle est bonne!

IV^e ACTE.

Blondin! voilà Blondin! Il monte, il saisit son balancier et, gaiement, vivement, s'avance sur ce fil mince et frêle, s'agenouillant, se couchant, se relevant sans effort, sans peine, et cependant effrayant. On regarde et on ne pense plus à rien. Mais on le voit tellement à l'aise, tellement dans son domaine, que le spectateur, se mettant à l'unisson, reprend son sang-froid et n'a plus peur. Alors nous entendons de drôlatiques commentaires.

— Oh! je n'ose pas regarder! Il va lui arriver quelque malheur sur cette corde!

— N'ayez pas peur, ma femme! Il paraît que c'est une corde de pendu.

— Un sac sur la tête, dit un autre. Quelle affaire! Qu'importe? puisqu'il est aveugle!

— Comment? aveugle!

— Parbleu! et la cataracte!

Voilà que Blondin apporte sur son dos un fourneau, une poêle et le reste, et, au milieu de son trajet, s'assied sur sa corde, comme à cheval, se préparant à faire une omelette.

Voilà au moins un cuisinier bien élevé.

C'est si drôle, que l'on oublie que c'est terrible.

— Mais il doit abîmer ses œufs! Gare! ça s'arrête!

Il a pourtant un moment d'inquiétude.

Il cherche peut-être des fines herbes.

C'est fantastique, et cela vous console de la mort future, de voir dans le ciel un homme qui mange.

QUATRIÈME ENTR'ACTE.

— Je veux entrer.

— Pourquoi faire?

— Je veux voir l'Anglais.

— Quel Anglais?

— Eh bien! l'Anglais! il doit y être!

— Mais enfin expliquez-vous?

— Parbleu! l'Anglais avide d'émotion, l'Anglais de Carter, l'Anglais de Léotard, qui suit le dompteur partout et partout le gymnaste, attendant impatiemment que l'un soit dévoré, ou que l'autre se casse les reins. Il doit y être pour Blondin.

— Ah! j'y suis! Le voilà, votre Anglais! je vais l'appeler.

— Cet homme, mon Anglais! Mais c'est un ancien garçon du café Berthoud! Hé, Baptiste!

— Voilà! voilà! Ah! c'est vous, Monsieur? vous me reconnaissez donc sous ce faux-col?

— Que signifie?

— Cela signifie qu'on me paie tant par heure, et que je dois jouer ce rôle: l'Anglais, toujours le même Anglais, pour faire croire au public que c'est toujours le même Blondin...

V^e ACTE.

Voilà le ballon qu'on ramène! Rien n'est aussi simple que l'ascension d'un aérostat, c'est même trop simple. Aussi on la complique de manœuvres qui n'en finissent plus. Nous le savons, mais elles n'en finissent tellement plus que, pris d'inquiétude, nous voulons voir. Mais les talus sont surchargés de curieux patients; cependant on peut jouir du spectacle, si l'un d'eux tient ses jambes écartées.

— Gone, entr'ouvre donc ton châssis!

Mais au bout de quelques secondes:

— Beuh! il y a une perte de gaz!..

Il paraît que ce n'est pas au ballon, car il prend son vol bravement, emportant le petit Jules qui joue avec son trapèze, à perte de vue.

Bravo! bravo! Et maintenant, gens de la noce...

Il fait faim!

FINALE.

Nous retournons chez Mirodon.

N. B. Nous revoilà quatre.

Ils dorment sur la table; entre eux git un n° du *Salut Public*. Sur les marges sont griffonnées quelques couplets illisibles! pourtant nous déchiffrons ce fragment:

... parapluie,
Qui dans cet instant malsain
Lui fut un pare-assassin!

Nous finissons leur bouteille, puis nous les réveillons.

— Allons-nous-en! Tout est fini.

— Ah! tout est consommé. Et la complainte?

— Eh ne l'avez-vous pas faite?

— Ah! si, elle est là, sur ce numéro du *Salut Public*. Je l'emporte, ce numéro, j'en aurai besoin en route.

Et nous nous en retournâmes, bien tranquilles, ayant laissé s'écouler la foule. En route, nous rencontrâmes une de nos anciennes connaissances, maîtresse dévideuse, que ses apprenties, ne rêvant que de Blondin, avaient tourmentée tout le jour. Elle s'était décidée le soir à les amener voir la corde!

QUATRE IDIOTS.

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES

Spectacles gratuits.

Vogues et fêtes baladoires. — Relâche pour les répétitions générales de la vogue de la Croix-Rousse.

Musiques militaires. — Les dilettanti qui veulent causer affaires sont instamment priés d'aller plus loin: quand on écoute, on ne parle pas. Renversez la chose, et vous nous direz si nous sommes sérieux. — Tous les soirs, à huit heures, retraite pour les âmes pieuses, par les tambours de la garnison.

Gares P.-L.-M.-G. — Départs et arrivées des trains. — Réceptions et déceptions.

Palais Saint-Pierre. — Jeudis, dimanches et fêtes, ouverture des Musées. Le Musée des peintures est peu fréquenté: il n'y a plus de momie.

Cours des Chartreux. — Promenade hygiénique, dans le but d'admirer le pont projeté qui doit relier les deux collines.

Grand'-Côte. — Concurrence au chemin de fer de la Croix-Rousse. Fréquents tamponnages à propos de pelures de pêches.

Parc de la Tête-d'Or. — Vue du chemin de fer de Genève. Le chien n'a pas encore mangé la hyène.

Chemin de fer de Genève. — Vue du parc de la Tête-d'Or. La hyène n'a pas encore mangé le chien.

Troisième arrondissement. — Suspension aérienne de maçons. Fouchtra!!!

Ponts. — Vue des Mouches, Guêpes, Frêlons, Abeilles, Aigles et autres insectes.

Spectacles payants.

Grand-Camp. — Idem tonneau, dimanche à trois heures; on baissera le lustre.

Passage Gay. — Chocolats, aqueducs, beefsteck, vases, statues, saucissons, le tout du temps des Romains.

Grand Estaminet lyrique de la Croix-Rousse. — Défense de chanter... pour le public: s'entend.

Rotonde. — Réunions, banquets, fêtes vénitiennes pour associations ouvrières.

Retape. — Bals dansants.

Closerie des Lilas. — Députation du Bal parisien pour jouer pendant les repos au cheval fondu.

Palais de l'Alcazar. — Nestor à la buvette, Télémaque dans la salle, Calypso dans les grottes, la belle Hélène à l'orchestre.

Bals Jandard. — Attend la vogue.

Théâtre du Cercle des Familles. — La fille sans danger y conduira sa mère.

Théâtre de la rue Bugeaud. — N° 62. Ne pas se tromper de porte, il y a quelqu'un.

Théâtre des Célestins. — A côté de la buvette Orientale. Les artistes de cette année débiteront l'année prochaine.

Théâtre Impérial. — Ça marche! ça marche!... etc.

Théâtre de la Gaité, rue de la Madeleine. — Larmes et cimetière! (Lisez cimetière; — mais cependant on n'y enterre plus.)

Salut Public, Courrier, Progrès. — Se valent... tous 15 centimes.